

## Les prénoms

Rachel Leclerc

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclerc, R. (2012). Les prénoms. *Lettres québécoises*, (146), 5-5.

## Les prénoms

*poème, mon regard, j'ai tenté que tu existes  
luttant contre mon irréalité dans ce monde.*

Gaston Miron

Je suis arrivée à l'âge adulte avec un bagage limité de confiance. C'est alors qu'une certaine Lucie, dont le regard plus bleu que la mer m'avait incitée à la choisir comme coéquipière dans un cours au cégep, est entrée dans ma vie. Elle venait d'une ville des Laurentides, un endroit si lointain que je le confondais avec la métropole tant il me semblait irréal. Je crois qu'elle rentrait à dix-neuf ans d'un voyage solitaire en Europe de l'Est. Le groupe de jeunes auquel j'appartenais dans notre bout du monde l'avait vite adoptée. Elle faisait figure d'exploratrice et mordait dans la vie. Grande skieuse de fond et adepte de la marche, elle s'en allait parcourir les sentiers tout juste défrichés du parc Forillon. Comme à Gaston Miron, il lui était vital de s'élaner dans le paysage et peut-être même de se laisser engouffrer par lui. Pendant ce temps, je rentrais dans une chambre fictive où je pouvais m'asseoir et réfléchir à ce qui m'était arrivé avant cette année-là. Lucie pratiquait la migration des oiseaux quand je cherchais la permanence dans un lieu qui voudrait bien m'appartenir. Je m'étais penchée deux ans plus tôt sur la vieille Underwood familiale pour pratiquer la méthode de dactylo des secrétaires. Car je voulais écrire, n'est-ce pas ? Je tâchais de démêler des chaînes imaginaires, j'étais ahurie de trouver dans mes mains une liberté qui ne demandait qu'à servir. Arpentant mes terres intérieures, je perdais parfois Lucie durant quelques jours. Puis elle revenait aux livres, au vieux Ash Inn où elle habitait avec Willie, son copain d'alors. Nous allions ensemble voir les amis à la pension de M<sup>me</sup> Lapierre, qui tenait une librairie au rez-de-chaussée de sa maison à hauts plafonds. C'est dans la tourelle à deux étages que se trouvaient les chambres des jeunes pensionnaires. Laquelle de ces soirées enfumées m'a vue sortir de ma poche un stylo et un poème manuscrit que je peaufinais depuis un an, pour en recopier les longues strophes avec des gestes patients, des gestes de conquête que je voulais nôtres, sur la porte en bois d'une garde-robe qui ne m'appartenait pas ? Je prenais possession de cette surface immobile, de ce pan d'éternité que je remplissais de mes cursives. Et je me demande quel nouveau locataire a peut-être choisi, l'année suivante ou beaucoup plus tard, de recouvrir cette porte de ses propres mots d'espoir ou d'un reste de peinture à bateau — les familles en utilisaient parfois pour le plancher d'un chalet, et les couleurs dansaient alors comme des nuages au bord de la falaise —, je me demande qui a finalement effacé les traces de notre présence là-bas.

Certaines personnes cherchent la sérénité comme un ultime trésor à posséder avant de disparaître. Je voudrais pour ma part abolir l'inconscient, ou du moins réduire son champ de suprématie jusqu'à en faire un vieux mouchoir que je trouverais au fond de ma poche la veille de ma mort. Ainsi je pourrais mieux me comprendre. Et je pourrais comprendre ce qui s'est passé avec Paul, un autre ami que j'ai tellement côtoyé que plusieurs l'ont cru mon amoureux, avant qu'il devienne par hasard mon éditeur de poésie. Un échange de lettres à propos d'erreurs sur une couverture de livre pour la réédition de mes poèmes, une sainte colère, et j'ai été priée de chercher un autre éditeur. Je l'avais connu en 1978 à Rimouski, dans un atelier de création animé par Michel Beaulieu, puis nous nous étions retrouvés autour de ce poète à Montréal. Quelques années à peine, le temps de me pousser à écrire un premier livre et d'en approuver le manuscrit que je daignais enfin lui montrer, Michel décédait dans la canicule de juillet. J'ai poursuivi ma route. Je sais maintenant que l'amitié est une fragile



RACHEL LECLERC

étamine : on distingue la lumière au travers, on voit de part et d'autre les ratés, les défauts de trame. Ce qui a manqué, on le verra aussi quand on aura jeté le mouchoir de l'inconscient avec son fabuleux orgueil. On verra comment les gens, les nôtres, recommencent ailleurs le tissage de leur fierté, on verra ce qu'ils portent en eux de confiance ou de méfiance. Et, s'il faut envier quelque chose à quelqu'un, on leur enverra ce don de l'amitié qui peut tout accomplir, qui peut même ériger plus de barricades qu'elle en avait autrefois démolir.

Dans mes romans, le personnage principal n'habite pas sa maison, c'est toujours celle d'un autre. Il serait superflu d'interpréter ce choix inconscient qui révèle une vieille obsession. Si j'ai pu faire le deuil de ce rêve-là, c'est parce que les histoires qu'on invente, une fois superposées ou mises bout à bout, fournissent une identité bigarrée mais cohérente, une architecture plus durable que toutes les autres. Dans l'histoire des trois petits cochons, il y a sûrement une quatrième maison, une maison invisible dont le loup ne soupçonne pas l'existence et qu'il ne peut donc pas détruire. Peu à peu, les circonstances provoquées par l'écriture m'ont apporté d'autres amis. La précieuse Hélène m'est apparue dans un escalier aux Éditions du Boréal. Elle aussi possède le don, elle possède bien plus que le minimum vital de confiance et de légèreté, voire d'insouciance qu'exigent nos travaux. Alvina, elle, m'a connue dans la fragilité, au sortir d'un hôpital. Bientôt, je retournerai voir les tableaux de Marie-Claire, et on ira à la pêche ensemble au bout du quai. Il y a aussi les autres, que je ne nomme pas. J'écris dans une joie sur laquelle j'échafaude mes espoirs et ma ténacité, j'abandonne dans la marge les ratages du temps. Je ne suis comblée par aucun de mes livres et je les donne pourtant, il faut bien donner quelque chose. Nos vies individuelles préfigurent la vie collective, je travaille à cette croyance dans une chambre sur la porte de laquelle j'écris « pardon » comme sur le pan étroit de ma liberté. Je me convaincs que l'essentiel, c'est l'affection qui circule dans la chambre.